

Robin Cook

ERREUR FATALE

ROMAN

*Traduit de l'américain
par Pierre Reignier*

Albin Michel

© Éditions Albin Michel, 2007
pour la traduction française

Édition originale :
CRISIS

© Robin Cook 2006
Tous droits réservés,
y compris droits de reproduction totale ou partielle,
sous toutes formes.

*Ce livre est un hommage
au professionnalisme médical contemporain
tel qu'il est défini par la nouvelle Charte du médecin,
avec l'espoir qu'elle s'enracinera et portera ses fruits...
Bon vent, Hippocrate !*

« Les lois de la conscience, que nous disons
naître de nature, naissent de la coutume. »

MONTAIGNE.

PROLOGUE

8 septembre 2005

L'automne, bien qu'on l'utilise souvent comme métaphore de la sénescence et de la mort, est une saison magnifique. Nulle part son atmosphère tonifiante et son explosion de couleurs ne sont aussi perceptibles que dans le nord-est des États-Unis. Dès le début du mois de septembre, en Nouvelle-Angleterre, les jours d'été brûlants, brumeux et lourds sont peu à peu remplacés par des journées cristallines où l'air est frais et sec, et le ciel d'un bleu pur. Le 8 septembre 2005 en fut un parfait exemple. Pas un nuage ne gâtait l'azur depuis l'État du Maine jusqu'au New Jersey, cinq cents kilomètres au sud, et dans le labyrinthe d'asphalte du centre de Boston comme dans le quadrillage de béton de New York, la température atteignait un bon vingt-cinq degrés Celsius.

Alors que la journée tirait à sa fin dans ces deux villes, deux médecins portèrent la main à la ceinture au même instant, à contrecœur, pour en décrocher leur téléphone portable. Ils n'appréciaient d'être dérangés ni l'un ni l'autre, car ils craignaient que la sonnerie mélodieuse de l'appareil n'annonce un problème qui ferait appel à leurs compétences professionnelles en exigeant leur présence quelque part. Une perspective très regrettable, car tous deux avaient prévu d'intéressantes activités personnelles pour la soirée.

Hélas, leur pressentiment était juste. Les deux coups de téléphone

devaient aussi confirmer la réputation métaphorique de l'automne. L'appel de Boston concernait une femme qui était sur le point de mourir ; très affaiblie, elle avait de la peine à respirer et souffrait de violentes douleurs dans la poitrine. Quant à l'appel de New York, il s'agissait d'une personne qui avait déjà rendu l'âme, quoique depuis très peu de temps. Ces deux cas constituaient des urgences qui obligeaient les médecins à suspendre leurs projets personnels pour la soirée. Ce qu'ils ne savaient pas encore, c'était que l'un des appels téléphoniques allait déclencher une série d'événements qui auraient un profond impact sur leur vie privée, les mettraient en danger et les opposeraient amèrement l'un à l'autre, tandis que l'autre, pour finir, ouvrirait une perspective complètement différente sur le premier !

BOSTON, MASSACHUSETTS

19 h 10

Le Dr Craig Bowman lâcha le col de sa chemise et laissa ses mains se balancer contre ses hanches quelques secondes pour soulager les muscles de ses avant-bras. Debout devant le miroir de la penderie, il s'échinait à attacher un nœud papillon autour de son cou. Il n'avait porté le smoking qu'une demi-douzaine de fois dans sa vie, la première pour le grand bal de fin d'année du lycée, la dernière le jour de son mariage. Lors de ces précédentes occasions il s'était contenté du nœud papillon déjà noué, facile à attacher, qui accompagnait le smoking de location. Mais ce soir, où il fêtait sa propre réincarnation, il voulait être authentique des pieds à la tête : il s'était acheté un smoking neuf, et pas question de se contenter d'un faux nœud pap'. Problème, il ne savait pas très bien comment faire le nœud. Et il avait eu honte de poser la question au vendeur de la boutique. Sur le moment, d'ailleurs, il ne s'était guère inquiété, car il croyait que c'était à peu près pareil que nouer un lacet de chaussure.

Malheureusement c'était bien différent, et il y avait déjà dix bonnes minutes qu'il essayait d'attacher cette saleté. Leona, sa nouvelle secrétaire et documentaliste, une beauté sexy qui partageait sa vie depuis peu, était par chance concentrée sur son maquillage dans la salle de

bains. Au pire, il devrait se résigner à lui demander si elle savait faire un nœud papillon. Mais dans la mesure du possible, autant l'éviter. Il n'y avait pas très longtemps qu'ils se fréquentaient en dehors du travail : Craig préférait qu'elle continue de voir en lui l'homme sophistiqué qu'il s'efforçait d'être, sinon... Sinon il craignait d'en entendre parler jusqu'à la fin des temps ! Leona n'avait pas sa langue dans sa poche, comme disaient avec ironie les deux autres employées du cabinet de Craig – son infirmière et son imposante réceptionniste-secrétaire. La diplomatie n'était pas son fort.

Il jeta un coup d'œil vers Leona par la porte de la salle de bains entrouverte. La jeune femme, âgée de vingt-trois ans, se fardait les yeux. Tout ce qu'il voyait, lui, c'était sa croupe splendide, arrondie à souhait, moulée de crêpe de soie rose satinée. Leona, hissée sur la pointe des pieds, se penchait vers le miroir au-dessus du lavabo, et le spectacle était saisissant. Un sourire fier plissa les lèvres de Craig : il se voyait déjà à son bras, ce soir, descendre l'allée centrale de la salle du Symphony Hall. C'était pour cette occasion qu'ils se mettaient sur leur trente et un. Certes, Leona n'avait pas sa langue dans sa poche, mais elle était une vraie « bombe » – surtout avec cette robe décolletée qu'ils avaient achetée ensemble chez Neiman Marcus¹. Craig était certain qu'elle attirerait tous les regards, et qu'il recevrait pas mal de coups d'œil envieux de la part des hommes, en particulier ceux qui avaient, comme lui, autour de quarante-cinq ans. Il se rendait bien compte que les sentiments qui l'animaient étaient passablement immatures, pour le moins, mais il n'avait rien éprouvé de tel depuis cette première fois où il avait porté un smoking, à l'époque du lycée, et il avait la ferme intention d'en profiter à fond.

Une question lui traversa soudain l'esprit, qui lui fit perdre le sourire : certains de ses amis, ou amis de son épouse, risquaient-ils de se trouver parmi les spectateurs ? Craig ne voulait humilier ou blesser personne. Bah ! De toute façon, il doutait de rencontrer des gens de sa connaissance : sa femme et lui n'étaient jamais allés ensemble au concert, et il en allait de même de leurs quelques amis – pour l'essen-

1. Neiman Marcus : chaîne de grands magasins de luxe. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

tiel, des médecins surchargés de travail comme lui-même il y avait encore peu de temps. Avec les horaires de boulot qu'il avait dans son cabinet de généraliste, quitter leur pavillon de banlieue en soirée pour profiter de l'offre culturelle de la cité n'avait jamais fait partie de leur mode de vie.

Craig était séparé d'Alexis depuis six mois ; il n'était donc pas absurde qu'il ait aujourd'hui une nouvelle compagne. De son point de vue, la différence d'âge entre Leona et lui ne comptait pas beaucoup. Du moment qu'il fréquentait une femme adulte et responsable, d'âge post-universitaire, les quelques années qui les séparaient n'avaient guère d'importance. Et après tout, qu'il soit vu en ville avec Leona arriverait bien un jour ou l'autre ! D'autant qu'il avait maintenant une vie extraprofessionnelle très dynamique. En plus d'assister régulièrement à des concerts, il se rendait de façon tout aussi assidue dans un luxueux club de gym, de même qu'il allait au théâtre, voir de la danse classique, et participait à diverses activités et rencontres entre amis – comme toute personne éduquée et bien constituée dans une ville d'envergure internationale telle que Boston. Alexis ayant obstinément rejeté la nouvelle image qu'il voulait avoir de lui-même, et ce dès le début de sa métamorphose, il estimait qu'il avait le droit de sortir aujourd'hui avec qui lui plaisait. Rien ni personne ne l'empêcherait de devenir l'homme qu'il aspirait à être. Il avait également pris un abonnement au musée des Beaux-Arts, et il avait hâte d'assister pour la première fois au vernissage d'une grande exposition. Il n'avait jamais pu s'offrir ce genre de plaisirs pendant qu'il faisait ses études de médecine – une période d'efforts aussi pénibles que solitaires. Une époque d'autant plus difficile, à vrai dire, qu'il avait tenu à devenir le meilleur médecin qu'il pouvait être. Cela signifiait que, pendant dix années de sa vie d'adulte, il n'avait quitté l'hôpital que pour aller dormir. Ensuite, après avoir terminé l'internat et posé la plaque de son cabinet de médecine générale, il avait eu encore moins de temps pour les loisirs personnels, quels qu'ils soient, y compris hélas ceux qu'il aurait dû partager avec sa famille. Il était devenu l'archétype du bourreau de travail intellectuellement ringard qui n'avait de temps pour personne en dehors de ses patients. Mais tout cela était en train de changer ! Et les regrets et la culpabilité, en particulier par rapport à sa famille, il fallait les

mettre de côté. Le nouveau Dr Craig Bowman avait abandonné la vie routinière, trop pressée, insatisfaisante et privée du moindre raffinement qu'il menait auparavant. Il savait que beaucoup de gens auraient été enclins à parler à son sujet de « crise de la cinquantaine », mais lui voyait les choses autrement. Il considérait qu'il vivait une renaissance, ou, plus exactement, un Éveil.

Depuis un an, Craig s'était promis – c'était même devenu son obsession – de se transformer en un homme plus intéressant, plus heureux, meilleur qu'autrefois. Et, par voie de conséquence, en un médecin encore plus accompli. Sur le bureau de l'appartement qu'il habitait aujourd'hui dans le centre-ville, il y avait une pile de catalogues de plusieurs universités de la région, dont Harvard. Il prévoyait de prendre des cours dans les disciplines littéraires et artistiques : un ou deux par semestre, peut-être, pour rattraper le temps perdu. Et le mieux, grâce à sa métamorphose, c'était qu'il pouvait enfin reprendre la recherche, qu'il aimait tant et qu'il avait dû abandonner quand il avait commencé à exercer en tant que praticien libéral. Cette recherche, qu'il avait entamée à la fac de médecine parce qu'il avait besoin, tout bêtement, d'un gagne-pain – il servait alors de factotum à un professeur qui étudiait les canaux sodiques dans les cellules musculaires et nerveuses –, était devenue une véritable passion quand il avait été élevé au rang de chercheur associé. Craig avait même cosigné plusieurs articles scientifiques importants pendant son internat. Aujourd'hui, donc, il s'y remettait : il avait assez de temps pour passer deux après-midi par semaine au labo, et il adorait ça. Leona l'appelait l'homme de la Renaissance. Il considérait l'étiquette un peu prématurée, mais se disait qu'au bout de deux ou trois ans d'efforts il s'en approcherait peut-être.

Sa métamorphose avait démarré de façon assez soudaine, et l'avait pris complètement par surprise. Un peu plus d'un an auparavant, par un hasard des plus heureux, son cabinet médical et sa vie professionnelle avaient changé du tout au tout. Avec le double avantage d'augmenter considérablement ses revenus et son plaisir à travailler. Du jour au lendemain, il s'était trouvé en mesure d'exercer la médecine comme il l'avait apprise à la fac, une médecine dans laquelle les besoins des malades passaient avant les règlements compliqués de leur

assurance maladie. Aujourd'hui, si la situation l'exigeait, il pouvait passer une heure entière avec un patient. Et comme de juste, cela ne dépendait que de lui ! Par un coup de baguette magique, il avait été libéré de ce fléau à deux têtes qu'était la baisse continue des remboursements associée à des coûts d'exploitation toujours en hausse – une sale situation qui l'avait auparavant obligé à accepter de plus en plus de patients dans un emploi du temps quotidien toujours plus chargé. Désormais, pour être payé il n'avait plus à se disputer avec des employés de compagnies d'assurances qui, trop souvent, ne connaissaient rien de rien à la médecine. Il s'était même mis à faire des visites à domicile quand c'était dans l'intérêt du patient, un luxe inimaginable dans sa précédente vie professionnelle !

Ce changement de cabinet, c'était la concrétisation d'un rêve. Quand la proposition lui était tombée du ciel, il avait d'abord répondu à son bienfaiteur – aujourd'hui son associé – qu'il fallait qu'il y réfléchisse. Comment pouvait-il avoir été assez stupide pour ne pas accepter sur-le-champ ? Et s'il avait manqué cette chance *unique* de décrocher la timbale ? Tout était tellement mieux, aujourd'hui ! Sauf sur le plan de ses rapports avec sa famille, certes. Mais le fond de ce problème c'était que, dans son ancienne configuration professionnelle, il avait été submergé dès le premier jour. En définitive c'était de sa faute, il le reconnaissait volontiers. Il avait laissé les modalités de la pratique médicale contemporaine gouverner sa vie tout entière et en limiter les perspectives. Aujourd'hui, cependant, il n'était pas en perdition, donc les difficultés familiales trouveraient peut-être une solution, à l'avenir, si on leur en laissait le temps. Peut-être même réussirait-il à convaincre Alexis que leurs vies à tous n'en allaient que beaucoup mieux. D'ici là, il était déterminé à savourer le plaisir de devenir un homme plus complet, un homme meilleur. Pour la première fois de sa vie, Craig avait du temps libre et beaucoup d'argent sur son compte bancaire.

Un bout du nœud papillon dans chaque main, il allait réessayer pour la énième fois de nouer ce satané ruban lorsque son téléphone portable se mit à sonner. Avec une grimace, il jeta un coup d'œil sur sa montre. Dix-neuf heures dix. Le concert au Symphony Hall

commençait à vingt heures trente. Il attrapa l'appareil et baissa les yeux sur le nom du correspondant : Jordan Stanhope.

– Ah, merde !

Il ouvrit le téléphone d'une pichenette, le porta à l'oreille.

– Allô ?

– Docteur Bowman ! dit une voix raffinée. Je vous appelle au sujet de Patience. Elle va de moins en moins bien. À dire vrai, cette fois je crois qu'elle est réellement malade.

– Où se situe le problème, Jordan ? demanda Craig en se tournant vers la salle de bains.

Leona, qui avait entendu le téléphone sonner, le regardait d'un air interrogateur. Craig articula en silence le nom *Stanhope*. Elle hocha la tête. Elle comprenait de quoi il s'agissait, et il vit à son expression qu'elle nourrissait la même crainte que lui : que leur soirée ne soit menacée. S'ils arrivaient au Symphony Hall trop tard, ils devraient attendre l'entracte pour gagner leurs sièges, c'est-à-dire renoncer au plaisir et à l'excitation de faire leur entrée dans la salle avant le début du concert, comme ils en avaient tous deux très envie.

– Je ne sais pas très bien, répondit Jordan Stanhope. Elle a l'air anormalement faible. Elle n'est même plus capable de rester assise dans son lit.

– À part cette grande faiblesse, quels symptômes lui voyez-vous ?

– Je crois que nous devrions appeler une ambulance pour l'emmener à l'hôpital. Elle est extrêmement perturbée. Cela m'inquiète.

– Si vous êtes inquiet, Jordan, je le suis aussi, assura Craig d'un ton apaisant. Quels sont les symptômes ? Je veux dire... J'étais à votre domicile ce matin même, à l'écouter égrener son habituel chapelet de lamentations. S'agit-il de quelque chose de différent ?

Patience Stanhope comptait parmi la petite demi-douzaine de patients que Craig qualifiait de « patients à problèmes », et elle était la pire du groupe. Tous les médecins, dans n'importe quel type de cabinet, connaissent ce genre de clients qu'ils jugent au mieux « casse-pieds », au pire exaspérants. Ces patients s'obstinent à débiter jour après jour une litanie de plaintes qui sont, pour l'essentiel, d'origine psychosomatique, sinon totalement fantasmagorique, et qu'aucun traitement ne soulage en général, pas même ceux des médecines alterna-

tives. Avec eux, Craig avait tout essayé – sans résultat. Ils étaient en général déprimés, exigeants, frustrants, ils vous prenaient un temps fou, et aujourd'hui avec l'Internet ils devenaient très créatifs dans le choix des symptômes qu'ils s'appropriaient, et ils prétendaient entretenir avec leur médecin des conversations prolongées pour que celui-ci continue de leur tenir la main comme à des gosses. Dans son cabinet précédent, une fois sûr, sans l'ombre d'un doute, d'avoir affaire à un hypocondriaque, Craig s'arrangeait pour le recevoir le moins souvent possible, en général en le confiant à son infirmière ou, plus rarement, en l'aiguillant, s'il réussissait à le convaincre, vers un spécialiste quelconque – de préférence vers un psychiatre. Mais, dans son cabinet actuel, il ne pouvait guère avoir recours à de tels stratagèmes, ce qui signifiait que les « patients à problèmes » étaient le seul point noir de sa nouvelle situation professionnelle. Comme le lui avait expliqué son comptable, alors qu'ils ne représentaient que trois pour cent de sa clientèle, ils accaparaient plus de quinze pour cent de son temps de travail. Patience Stanhope illustre parfaitement cette tendance. Il l'avait vue au moins une fois par semaine au cours des huit derniers mois, bien souvent le soir ou même la nuit. Comme Craig le disait parfois d'un ton railleur devant ses employées, elle abusait de sa patience. La plaisanterie faisait toujours rire.

– Cette fois c'est très différent, dit Jordan. Cela ne ressemble pas du tout à ce dont elle se plaignait hier soir et ce matin.

– Différent, mais de quelle façon ? Pourriez-vous me donner davantage de précisions ?

Craig voulait se faire une idée aussi précise que possible de ce qui se passait chez Patience – et il devait se forcer à ne pas oublier que les hypocondriaques *eux aussi*, de temps en temps, tombent malades pour de bon. Le problème, pour soigner ce genre de patients, c'était qu'ils ont tendance à faire baisser le seuil de méfiance du médecin. À force de les entendre crier au loup...

– La douleur n'est pas au même endroit, dit Jordan.

– D'accord. C'est un début.

Craig regarda Leona en haussant les épaules, et lui fit signe de se dépêcher. Si Patience avait un problème, comme il le craignait, il

voulait emmener la jeune femme avec lui quand il irait en visite chez les Stanhope.

– En quoi la douleur est-elle différente ? demanda-t-il encore.

– Ce matin, elle était située dans le rectum et dans le bas-ventre.

– Je m'en souviens !

Comment aurait-il pu l'oublier ? Ballonnements, gaz et problèmes de coliques décrits avec une précision répugnante – l'une des plaintes habituelles de Patience.

– Où se situe la douleur, maintenant ?

– Elle dit que c'est dans la poitrine. Elle ne s'était jamais plainte de douleur dans la poitrine, jusqu'à maintenant.

– Ça, Jordan, ce n'est pas tout à fait exact. Le mois dernier, nous avons eu plusieurs épisodes de douleurs dans la poitrine. C'est la raison pour laquelle je lui ai fait faire une épreuve d'effort.

– Vous avez raison ! J'avais oublié. Je n'arrive plus à suivre, avec tous ses symptômes...

Et moi donc, voulut dire Craig, mais il retint sa langue.

– Je pense qu'elle devrait aller à l'hôpital, reprit Jordan. Je crois qu'elle a un peu de peine à respirer, et même à parler. Tout à l'heure, elle a réussi à me dire qu'elle avait mal à la tête et au ventre.

– Les nausées font partie de ses petites misères habituelles, répliqua Craig. De même que les maux de tête.

– Mais cette fois elle a vomi un peu. Elle dit aussi qu'elle a l'impression de flotter, et qu'elle se sent tout engourdie.

– Ça, c'est nouveau !

– Je vous le dis, c'est complètement différent !

– La douleur dans la poitrine est-elle profonde et continue, ou plutôt aiguë et intermittente comme une espèce de crampe ?

– Je l'ignore.

– Auriez-vous l'obligeance de lui poser la question ? Cela peut être important.

– D'accord. Restez en ligne !

Craig entendit Jordan poser le combiné. Leona sortit de la salle de bains. Elle était prête. Telle que Craig la voyait, elle aurait mérité la couverture d'un magazine. Il leva le pouce pour la féliciter. Elle sourit et demanda à voix basse :

– Qu'est-ce qui se passe ?

Craig haussa de nouveau les épaules. Il garda le téléphone contre l'oreille, mais en éloignant le micro de sa bouche.

– J'ai l'impression que je vais devoir faire une visite à domicile, murmura-t-il.

Leona hocha la tête, puis demanda :

– Tu as des ennuis avec ton nœud papillon ?

Il acquiesça d'un air résigné.

– Voyons si je peux t'aider, proposa-t-elle.

Il leva le menton pour lui faciliter la tâche. Au même moment Jordan revint à l'appareil :

– Elle dit que la douleur est terrible. Elle dit que c'est tous les mots que vous avez employés en même temps.

Craig réprima un soupir. C'était la Patience qu'il ne connaissait que trop bien. Celle qui ne l'aidait absolument pas – jamais.

– La douleur irradie-t-elle quelque part, par exemple dans son bras, dans son cou ou n'importe où ailleurs ?

– Oh ! s'exclama Jordan. Je n'en sais rien. Faut-il que je lui pose la question ?

– S'il vous plaît.

Après quelques manipulations habiles, Leona tira sur les extrémités arrondies du nœud papillon, qu'elle acheva de serrer sur le cou de Craig. Un ultime ajustement, puis elle recula d'un pas pour admirer son œuvre.

– Pas mal du tout, si je puis me permettre...

Il se regarda dans le miroir, et fut bien obligé d'en convenir. Avec elle, comme ça paraissait facile !

La voix de Jordan s'éleva de nouveau dans l'écouteur :

– Elle dit que la douleur est seulement dans la poitrine. Pensez-vous qu'elle fasse une crise cardiaque, docteur ?

– Il faudra s'assurer que ce n'est pas le cas, Jordan. Souvenez-vous, je vous ai dit que nous avons observé quelques changements mineurs au cours de son épreuve d'effort, et c'est la raison pour laquelle je recommandais une étude plus approfondie de son état cardiovasculaire, étude qu'elle a refusée.

– Effectivement, je m'en souviens maintenant que vous m'en par-